

# La génération « Tanguy » explose

FAMILLES Vivre chez ses parents après ses études, ce n'est plus vraiment un choix

- ▶ Loin de l'idée romancée du film de Chatiliez, beaucoup de jeunes vivent chez leurs parents par obligation.
- ▶ Les études sont plus longues, l'immobilier est cher, et les stratégies des familles évoluent.

**D**e plus en plus de jeunes adultes continuent de vivre chez leurs parents. C'est le constat que dresse la Fondation Abbé-Pierre en France. Selon l'association, près d'1,3 million de Français âgés de plus de 25 ans vivent chez papa-maman.

En Belgique, le phénomène est également important. Selon la dernière étude d'Eurostat, l'Office statistique de l'Union européenne, pas moins de 45 % des « jeunes », âgés d'entre 18 et 34 ans, vivent chez leurs parents (49,8 % des hommes et 40 % des femmes). Un pourcentage sensiblement supérieur à celui enregistré par nos voisins français, où ils sont 36,5 %.

Comment l'expliquer ? Mauvaise conjoncture économique ? Marché du travail saturé ? Allongement des études ? En réalité, c'est un peu tout ça à la fois. « Ce n'est pas un phénomène neuf, mais il est certaine-

ment en augmentation et pour de nombreux facteurs, explique Claire Gavray, sociologue à l'Institut des sciences humaines et sociales de l'Université de Liège. La principale, est l'allongement des études. Aujourd'hui, pour avoir une meilleure chance sur le marché de l'emploi, les étudiants ont tendance à multiplier les masters et restent donc plus longtemps dépendants économiquement de leurs parents. »

Il est vrai que, sur les 85 % de jeunes entre 18 et 25 ans qui vivent encore chez leurs parents, les deux tiers sont aux études. Toutefois, ils sont tout de même un peu plus de 20 % à travailler.

« Un autre facteur est celui des prix du marché de l'immobilier, constate la sociologue. Les familles développent donc des stratégies face à un contexte difficile. Un discours souvent tenu consiste à dire "Reste quelques

années à la maison pour économiser et ensuite pour te trouver un logement". Dans ce genre de cas, il s'agit d'un choix délibéré, mais le contexte pousse à le poser. »

Par ailleurs, les familles les plus défavorisées sont celles qui sont les plus touchées par le phénomène. « On le constate déjà à notre niveau dans les universités. De plus en plus de familles ne peuvent plus se permettre de payer un kot à leurs enfants aux études. On étudie donc de plus en plus en restant vivre chez ses parents. De même que les jeunes non ou peu qualifiés, qui peinent à trouver un travail ou multiplient les emplois précaires, sont souvent obligés de se reposer sur leurs parents. »

Ce qui frappe le plus dans cette enquête de la Fondation, c'est le nombre de personnes entre 25 et 34 ans qui vivent chez leurs parents. Ici, il faut reconnaître que le chiffre est plus bas. Ils ne sont « que » 17,2 % dans le cas, contre 11,1

en France.

« Il est naturel que le phénomène s'estompe avec l'âge, estime Philippe Defeyt, économiste et administrateur de l'Institut pour un développement durable. Mais cette catégorie d'âge est également soumise à quelques difficultés. Les prix élevés de l'immobilier tout d'abord. Ce que l'on observe également de plus en plus, c'est le retour de jeunes qui avaient précédemment quitté le cocon familial. Suite à la perte d'un emploi, ou à une séparation avec son ou sa conjoint(e). Notamment des jeunes mères qui, séparées, peuvent avoir besoin d'aide, tant financière qu'organisationnelle. »

Evidemment, on trouve moins d'étudiants (9,4 %) dans cette tranche d'âge que chez les 18-24 ans. Plus préoccupant en revanche, ils sont 65 % à travailler, pour 13 % au chômage.

« Il ne s'agit pas forcément d'un signe de précarité, estime l'ancien secrétaire fédéral d'Ecolo. Il peut s'agir d'un choix. » ■

THOMAS CASAVECCHIA

## PERSPECTIVE

### Le risque d'un « boom » en 2016

En 2016, de nombreuses personnes risquent d'arriver en fin de droit de leurs allocations d'insertion. « Pour

être honnête, l'impact a, pour l'instant, été limité. Mais l'an prochain, les choses risquent d'être plus difficiles pour de nombreux jeunes. Privés de cette rentrée financière, il y a de fortes chances que de nombreux jeunes ne puissent pas

quitter la cellule familiale », estime Philippe Defeyt. De même, dès 2016, les étudiants qui termineront leurs études après leurs 24 ans ne pourront plus prétendre à un revenu d'insertion. « Le temps de trouver un emploi, il y a fort

à parier que ces étudiants se tournent vers leurs parents. » En 2014, 21 % des 25-30 ans vivant chez leurs parents étaient au chômage ou inactifs. « L'an prochain, ces chiffres risquent de gonfler. »

TH.CA.

## Inès, 25 ans « Je vis en colocation avec ma mère »

Inès a bientôt 25 ans et vit chez sa maman. *« J'arrive à un âge où j'ai envie d'avoir mon indépendance, mon chez-moi mais la réalité est différente... »* Inès a terminé ses études de langues en juin dernier. Après un premier travail cet été au Centre culturel de Namur, elle a décroché en septembre un poste de professeur de français. Un début encourageant. Mais il s'agissait d'un remplacement à mi-temps, qui s'est achevé fin novembre. Elle continue à enseigner dans le même établissement, seulement deux petites heures par semaine. Ses finances ne lui permettent donc pas de voler de ses propres ailes. A la recherche d'un emploi stable, Inès, comme beaucoup d'autres, est confrontée à la dure réalité du marché de l'emploi.

Pour couronner le tout, son profil ne correspond à aucune catégorie permettant de bénéficier du chômage : *« Les conditions pour toucher les allocations-chômage sont drastiques, je n'y ai pas droit avant au moins deux ans. »*

Après avoir passé ses années d'étudiante en kot, elle a dû mettre son indépendance de côté et retrouver sa chambre d'enfant. *« J'ai de la chance que ma mère accepte de m'accueillir, en plus la cohabitation se passe bien. Mais dans cette situation, on est chez ses parents, pas chez soi. »*

Quand on lui demande si la situation offre tout de même des avantages, Inès évoque principalement la possibilité de faire quelques économies. *« Même si j'avais trouvé un travail, je serais restée chez ma maman deux ou trois mois, le temps de mettre un peu d'argent de côté. Et puis cela permet de prendre le temps de trouver un appartement qui convient véritablement, de ne pas se précipiter. »*

Contrairement à quelques phobiques du ménage, Inès n'est pas restée pour le confort quotidien puisqu'elle participe aux tâches ménagères : *« Je cuisine, je m'occupe des lessives... Je vis en colocation avec ma mère, en fait. »* L'aspect qui la préoccupe le plus est l'incertitude : *« Le problème, c'est que je ne sais pas combien de temps va durer cette situation. Je ne sais pas quand je vais trouver un emploi et donc un logement. Je me sens bloquée. »* ■

J.L. (st.)